



Peuples sauvages de la Nouvelle-France (1600-1670)

Gérard Malchelosse, F.A.S.G.

Numéro 28, 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079839ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079839ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malchelosse, G. (1963). Peuples sauvages de la Nouvelle-France (1600-1670). *Les Cahiers des Dix*, (28), 63–92. <https://doi.org/10.7202/1079839ar>

Peuples sauvages de la Nouvelle-France

(1600-1670)

Par GÉRARD MALCHELOSSE, F.A.S.G.

Le lecteur est presque toujours embarrassé lorsqu'il rencontre la mention d'une tribu sauvage et ne sait où la localiser sur la carte de la Nouvelle-France, surtout lorsqu'il s'agit d'un groupe, par exemple celui des Outaouas qui s'est déplacé à plus d'une reprise sur de grandes étendues de pays. L'objet du présent article est de placer les principaux groupes d'Amérindiens¹ dans leurs territoires respectifs. J'espère que les notes suivantes pourront être d'une certaine utilité.

Si l'on met forcément à part les Esquimaux du Labrador et les Beothuks de Terre-Neuve, les aborigènes de la Nouvelle-France se partageaient en deux groupes : l'algonkien et le huron-iroquois.

Partons du Delaware, traversons le New-Jersey, le Connecticut, le Rhode-Island, le Massachusetts, le New-Hampshire, le Maine, la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, la Gaspésie, suivons la rive nord du Saint-Laurent depuis Blanc-Sablon jusqu'à l'Ottawa, remontons vers le lac Nipissing, le lac Supérieur, puis regardons le Wisconsin, le Michigan, l'Illinois, l'Indiana. Sur ce vaste cercle tout est algonkien, par conséquent peuples nomades ou migrants, chasseurs, pêcheurs, sans gouvernement dans le sens où nous l'entendons, sans caractère élevé, parlant plusieurs dialectes bien distincts, parfois semés de patois.²

1. Des indianologues avertis comme Jacques Rousseau tentent depuis quelques années de substituer au faux terme d'Indiens d'Amérique, d'usage général, l'application plus appropriée d'Amérindiens. Chez les Canadiens français, le mot usuellement employé est Sauvages, c'est-à-dire des primitifs, ce qui n'est en somme pas si mal, mais le mot Sauvages peut également désigner n'importe quels naturels de l'Afrique, de l'Australie, ou d'ailleurs.

2. Benjamin Sulte, *La Guerre des Iroquois, 1600-1653*, M.S.R.C., 1897, p. 65.

Dans la Pennsylvanie et le nord des Etats de New-York et de l'Ohio aboutissant aux lacs Ontario et Erié, puis dans toute la province actuelle d'Ontario, c'est la famille huronne-iroquoise qui domine, peuples sédentaires, cultivateurs du sol, industriels, possédant des organisations sociales et politiques, donc beaucoup plus civilisés que les tribus algonkiennes.

L'épellation des noms sauvages varie avec les écrivains qui, nécessairement, apprenaient ces noms par l'oreille, les comprenaient tant bien que mal et les rendaient comme ils le pouvaient. Notons que le chiffre 8 employé par les Français représente bien un son de la parole algonkienne et que le W dont les Anglais se sont servi est trop dur, mais les Anglais ne connaissent pas le son de « huit » ou « oui » à cause de la lettre u qu'ils prononcent ou. Donc 8endat, ou si vous voulez « ouiendat » ou « huiendat », vaut mieux que Wendat ou Wyandot, et ainsi de suite. La terminaison « ronon », ou « rhonon », en langue huronne, signifie les hommes, la nation, la tribu. Même chose pour « irini » en algonquin. C'est le « vir » des Latins, tout simplement. Nous voyons aussi Baouich, Paouit, Paouiting, Pasitig, employés par divers missionnaires pour désigner les Sauteurs (Sauteurs) ou Gens du Saut,³ mais c'est parce que l'oreille a entendu ainsi. D'ailleurs, les Sauvages, pas plus que les Blancs, n'ont une prononciation uniforme, et les Blancs et les Sauvages contractent, tassent, télescopent souvent les noms. On disait indifféremment Oumisagué et Mississagué, comme aussi Ondatahouat et Otta8at et 8ta8at, ce que Nicolas Perrot a toujours le soin d'écrire Outaouat et Outaouac, jamais Outaouais. Or Perrot est la meilleure autorité pour ce nom.

LA FAMILLE ALGONKIENNE⁴

Les Micmacs ou Souriquois, une importante tribu algonkienne de l'ancienne Acadie, s'étendaient dans la Gaspésie, le nord du Nouveau-Brunswick, l'île du Prince-Edouard, la Nouvelle-Ecosse, le Cap-

3. Le Saut de Gaston, ainsi nommé par Brulé et Grenolle.

4. Jacques Rousseau a proposé en français l'adoption du mot *Algonkien* pour l'ensemble de la famille *algonkienne*. Il faut réserver le mot *Algonquin* pour une tribu *algonkienne* de l'ouest du Québec. Grâce à ces deux mots bien compris et bien utilisés, il ne sera plus nécessaire de répéter constamment des précisions superflues.

Breton. Les Sauvages de la péninsule gaspésienne que quelques auteurs ont appelés, à mon sens improprement, Gaspésiens sont des Souriquois qui diffèrent un peu par le dialecte du reste de la tribu.

Les Etchemins, appelés Tarantines par les Puritains de la Nouvelle-Angleterre, et, dans la suite, Malécites par les Français et Penobscots par les Anglais, demeuraient sur les bords de la rivière Sainte-Croix, dans le Maine actuel, et jusqu'au haut de la rivière Saint-Jean. Ceux de la vallée de Passamaquoddy portaient l'appellation de Passamaquoddies. Ces tribus étaient nomades et ennemies des Souriquois de la Gaspésie et des Iroquois agniers. Williamson prétend que les Malécites sont des Armouchiquois réfugiés à l'intérieur des terres et qui s'unirent aux Etchemins.⁵

Les Abénaquis ou Abénakis (Abnakis, Wabanakis) étaient au sud des Etchemins, soit au centre du présent Etat du Maine. Ils furent toujours, comme les Etchemins, les alliés fidèles des Français. Une de leurs tribus congénères, les Lenapes, aujourd'hui les Delawares des Américains, vivaient dans l'Etat actuel de Delaware.

Les Sokokis, ou Gens du Levant (Assoksekiks), de la rivière Connecticut, s'étendaient dans le sud-ouest du Maine et dans le New-Hampshire et jusqu'à la rivière Kénébec.

L'on rencontrait ensuite, sur le bord de l'Atlantique et en descendant vers le sud, les Armouchiquois (les Massachusetts des Anglais), des Sauvages adonnés à la culture mais « voleurs et traîtres », dit Champlain; puis les Wampanoags, les Pequods, et les Narragansets du Rhode-Island.

On désigne sous le nom d'Alberginiens les tribus appartenant au groupe abénaquis de la souche algonkienne qui se partageaient le littoral de la Nouvelle-Angleterre depuis le cap Cod en remontant vers le nord jusqu'à la rivière Saint-Jean. Ce sont les Armouchiquois, les Abénaquis et les Etchemins.

Les Loups (Mohicans, en français, Mahingans, en anglais) se sont déplacés assez souvent sur les côtes de l'Atlantique, depuis la rivière Penobscot, dans le Maine, jusqu'au Connecticut, et même

5. Cité par l'abbé J.-B.-A. Ferland dans *La France dans l'Amérique du Nord*, I, 52.

jusqu'au New-Jersey, mais le gros de la nation s'est maintenue entre la rivière Connecticut et l'Hudson, de même que sur les deux rives de ce fleuve.

Rive sud du Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario, pas de Sauvages.

A Tadoussac et dans les régions du bas Saint-Laurent, et même jusqu'aux Esquimaux du Labrador, on rencontre les Montagnais du Saguenay, — ou mieux Montagnais-Naskapi, — qu'on appelait les Algonquins inférieurs. Les Montagnais-Naskapi du Québec étaient subdivisés en plusieurs tribus : les Attikamègues, les Mistassins, les Naskapis, les Papinachois, les Bersiamites, les Escoumins, etc.

Les Escoumins cabanaient dans les alentours immédiats de la rivière dite des Escoumins. Les Betsiamites ou Bersiamites (Oumamiwek) habitaient et habitent encore sur les rives de la Bersimis. Les Papinachois (Opapinagas) vivaient au XVIIe siècle sur les cours d'eau Manicouan et Outarde, au nord des Bersiamites. Signalons aussi, au nord des Papinachois, ou mieux au lac Mistassini, les Grands et les Petits Mistassins. Les Naskapis, une nation craintive et inconnue sous le régime français, se cachaient sur les plateaux intérieurs du Québec et de l'Ungava, au nord du golfe Saint-Laurent, depuis le Labrador jusqu'à la baie d'Hudson. Beaucoup de Naskapis se sont rapprochés depuis du golfe et du fleuve Saint-Laurent et se sont fondus avec les restes des tribus montagnaises décimées par l'usage des boissons alcooliques et la tuberculose. Ceux qui vivent dans le voisinage de la baie d'Ungava sont appelés Indiens de l'Ungava.

Dans les terres arrosées par la rivière Saint-Maurice et ses tributaires, il y avait la nation timide des Attikamègues ou Poissons-Blancs, de langue algonquine. Ils furent très tôt visités par le Père Buteux. Cette nation est entièrement disparue, à moins que ses débris ne se soient fusionnés avec les Têtes-de-Boule, des intermédiaires entre Montagnais et Ojibways.

Les Algonquins proprement dits étaient concentrés sur le territoire qui s'étend du Saint-Maurice à l'Ottawa.

A l'île des Allumettes étaient les Algonquins supérieurs, les Grands Algonquins, ainsi qualifiés à cause de leur nombre et de leur

importance vis-à-vis les autres groupes ou bandes de la même race. Leur village était fortifié. Le chef avait la prétention de commander tout l'Ottawa.

La Petite-Nation, ou Petits Algonquins (Ouescharini, Sa8echkarini), avait une bourgade sur la Lièvre. Ces Algonquins vivaient plus sédentaires que les autres Algonkiens et Algonquins. Cette tribu a légué son nom à la seigneurie de la Petite-Nation, possédée au siècle dernier par la famille Papineau.

Les Iroquets, — qu'il ne faut pas confondre avec les Iroquois, — une petite tribu nomade de la famille algonquine, habitaient le territoire triangulaire compris entre Vaudreuil, Kingston, les rivières Cataracoui, Rideau et Ottawa. Ils étaient en guerre contre les Agniers, mais grands amis des Hurons du lac Simcoe. En langue huronne on les nommait Onnontcharonnons. Champlain semble les désigner par le nom de leur chef : Iroquet. Ces Sauvages disaient avoir possédé l'île de Montréal. Charlevoix raconte un combat qu'ils auraient livré, vers 1560, dans les environs de la rivière Bécancour et où ils perdirent la fleur de leurs guerriers. Vers 1647, j'ai rencontré pour la dernière fois des mentions de cette tribu.

Les Nipissings, appelés jadis Nipissiriniens ou Sorciers par les Français, et, de nos jours Chippewas, étaient de langue algonquine. Les femmes parlaient tout bas et, de plus, le langage des hommes était difficile à comprendre. Du lac Nipissing, ils rôdaient dans les îles de la baie Georgienne et dans le nord du comté actuel de Victoria, où d'autres Algonkiens de la côte d'Algonoma se rendaient aussi pour passer l'hiver. La Potherie, qui écrivait en 1700, dit que les Nipissiriniens avaient d'abord habité le long du Saint-Laurent, puis sur l'Ottawa, ce qui veut dire avant 1600. Il ajoute qu'ils furent les premiers à faire connaître aux Algonquins de l'Ottawa et aux Hurons du lac Simcoe la présence des Français sur le Saint-Laurent, mais cela n'est pas possible puisque les gens de l'île des Allumettes étaient avec Champlain à Tadoussac en 1603. D'ailleurs Champlain écrit en 1613 que les Nipissiriniens n'osaient descendre l'Ottawa. Le lac Nipissing ne fut traversé par le Père Le Caron et Champlain que deux années ensuite (1615).

Les Témiscamingues et les Abitibis, deux bandes d'Algonkiens ou d'Algonquins peu connues, vivaient au nord et au nord-ouest des Nipissiriniens, dans les comtés actuels de Témiscamingue et d'Abitibi.

Dans les îles de la baie Georgienne et sur le rivage oriental de cette baie, plusieurs petites tribus algonkiennes menaient une vie nomade. On connaît les noms des Atchibiguans, des Outchougai, des Ouasouarini.⁶

A la côte de l'Algoma étaient les Mississagués,⁷ parfois appelés Oumisagués, les Amicoués ou Castors et les Nez-Percés, et une autre tribu peu connue, appelée la Loutré (Nikikouek), qui vivait dans les rochers des rivages nord de la baie Georgienne.

Les Amicoués ou Amikoués avaient vécu (vers 1600 ?) sur les îles aux Castors, au lac Michigan, puis aux îles Manitoualines et ils en avaient apporté à la côte de l'Algoma une haine ferme contre les Puants de la baie Verte, de sorte que leurs bandes ne cessaient d'aller attaquer cette nation. Il y a apparence que leur ancien contact avec les Mascoutins du Michigan oriental avait suscité contre eux un sentiment d'hostilité aussi fort puisque les Mascoutins allaient les relancer à la côte de l'Algoma.

On nommait Gens des Terres (Kenistenoag) les bandes d'Algonkiens qui rôdaient à égale distance de la baie James, du lac Supérieur et du Nipissing. On disait jadis Christinaux, Cristinos, aussi Kilistinos, Kilistinons; aujourd'hui, en français, Cris, par abréviation; en anglais Crees. C'était une puissante peuplade qui s'étendait du lac des Bois et de la baie d'Hudson, à l'est, jusqu'à la Saskatchewan, à l'ouest. Ces nomades passaient l'été sur les bords des lacs et des rivières vivant de pêche, et l'hiver dans l'intérieur des terres pour faire la chasse.

Les Sauteurs (Sauteurs) ou Gens du Saut (Baouichtigouins, Paouittigons, Pasitigoen, Paouitingouachirini), gens de Skia ou Schia (Estiaghich, Stiagigroone, Ratawan), anciens occupants du saut Sainte-Marie, dans un village au pied du saut, côté sud, étaient des Algonquins. On les nomme aussi Ojibwas, Ojibways, Chippewas. Radisson les appelle Panoestigonces, mais il a dû écrire deux u au lieu des deux n qui ont été imprimés.

Au nord du lac Michigan, entre le passage de Michillimakinac et l'entrée de la baie Verte, côté nord, étaient les Roquai ou Noquets

6. *Relations des Jésuites*, 1640.

7. Les Missisakis, d'après Nicolas Perrot et La Potherie, II, 60. Une rivière porte encore le nom de Mississagi.

et les Mantoue, ceux-ci aussi nommés Makoucoue, et, plus au sud, les Maramegs, de langue algonquine, petites nations sans importance vivant des fruits de la terre.

Les Puants ou Gens de Mer (Ochungarand, Horogi, Ontonkah, A8catsi8aenrohnons, Rassaouakouetons, Ounipignons — Winnibagos en algonquin), ancien peuple du nord de la baie Verte, étaient de langue étrangère à l'algonkien et au huron. C'étaient des guerriers féroces, détestés de tous les Sauvages. En 1600 ils tenaient dans la crainte de leurs armes les petites tribus de leur voisinage.

Dans la baie Verte, voisins des Puants, étaient les Poutéouatamis et les Sakis, soit les Poux et les Sacs, selon nos coureurs de bois. Au fond sud-ouest de la baie, sur la rivière Folle-Avoine, il y avait les Folle-Avoine ou Malhomines, Maloumines, Oumaloumet, situés jadis au nord du lac Huron et sur les bords du lac Supérieur, un peuple considérable, comme aussi les Poux et les Sacs. Les Malhomines parlaient un langage algonquin corrompu.

La baie des Puants — la Baie ou Grande Baie de nos voyageurs — est devenue Green Bay dans la bouche des Anglais. Les Français, après 1770, ont commencé à traduire Green Bay par la baie Verte. Les missionnaires la nommaient Saint-François-Xavier.

L'extrême abondance du riz sauvage ou folle-avoine dans les eaux de ce vaste bassin, jointe à la verdure des côtes qui est ravissante, surtout au printemps, deux ou trois semaines avant la région située plus au sud, justifie l'appellation de baie Verte.

Les Outagamis ou Renards, sur la rivière de leur nom qui se décharge au sud de la baie Verte, étaient des guerriers arrogants sans cesse en guerre contre les Sioux qui finirent par les écraser. Ils se nommaient eux-mêmes Muskakis, Musquakis, ce qui veut dire Terre-Rouge. Les autres Algonkiens les appelaient Outagamis. Les Sakis étaient considérés comme leurs parents.

Gagnant toujours le sud, on arrive à Chicago, contrée de la grande nation des Illinois, dont les principales tribus étaient : les Mitchigamias, les Peorias, les Kaskaskias, les Cahokias, les Mouinguinias, les Kikabous ou Kikapous, les Oumamis, les Miamis, les Weas, les Piankaskas, les Tamaroas (Tamarois). C'étaient des Algonkiens

cultivateurs du sol habitant un immense et beau pays et peu ou point adonnés à la guerre. Ils se disaient être venus, à une date ancienne, d'une contrée d'au-delà du Mississipi, par la rivière des Illinois. Ils comptaient soixante bourgades renfermant près de cent mille âmes.

Les Mascoutins, ou Gens de la Plaine, étaient de langue algonquine. En langue huronne on disait : Atsistguerhonons : Gens du Feu. Ils habitaient le Michigan oriental depuis l'extrémité ouest du lac Erié (à l'ouest de Détroit) jusqu'à la baie de Saginaw et au passage de Michillimakinac. Ils avaient de continuelles guerres contre les Neutres et surtout les Outaouas de l'île Manitoualine et les Amicoués de la côte de l'Algonma. Les Français ne les ont pas vus dans leur pays, car lorsqu'ils découvrirent le Michigan, les Mascoutins étaient rendus aux environs de la rivière des Renards, au Wisconsin.

Les Cheveux-Relevés de l'île Manitoualine, plus tard appelés Outaouas et Outaouais, — Ottawas en anglais, — étaient de purs Algonkiens et grands amis des Pétuneux, gens de langue huronne, leurs voisins, et les alliés des Nipissiriniens, des Poutéouatamis et des Mascoutins, de langue algonquine. On ne sait quel nom ils se donnaient. Les Français, qui les connurent dès 1613 et 1615, commencèrent par les nommer Cheveux-Relevés, et, finalement, ils adoptèrent le terme Ondatahouat, en le contractant, qui signifie Gens des Bois, en langue huronne.

Cette longue tournée géographique nous a fait connaître les Algonkiens, c'est-à-dire des peuplades parlant la même langue avec des dialectes assez nombreux et vivant, en règle générale, de chasse et de pêche. Il y a une exception pour les Puants qui, je l'ai déjà dit, parlaient un langage inconnu des autres peuples; ils ne savaient ni pêcher ni aller sur l'eau; ils vivaient de culture et passaient l'hiver à la chasse dans les bois; ils se montraient incommodes et restaient étrangers au milieu des Algonkiens.

En résumé, la grande famille algique ou algonkienne qui s'étendait beaucoup plus loin encore sur le Mississipi, et au-delà de la Delaware, comprenait une quarantaine de tribus dont les principales étaient les suivantes : Abénaquis, Algonquins proprement dits, Armouchiquois, Cheyennes, Cris, Delawares, Etchemins, Illinois, Kikapous, Mohicans ou Loups, Massajosets, Malhomines ou Folle-

Avoine, Mascoutins, Miamis, Micmacs ou Souriquois, Montagnais, Narrangansets, Nausets, Nipissiriniens, Noquets, Ojibwas ou Sauteurs (Sauteux), Outaouas ou Cheveux-Relevés, Poutéouatamis, Sakis, ainsi que Chaouanons, Amicoués ou Castors, Mississagués et quelques autres bandes dont j'oublie peut-être les noms.

Plus loin, au sud et à l'ouest, étaient d'autres nations sauvages qui nous sont moins connues.

Vers les sources du Mississipi, au sud-ouest de Duluth, Etat de Minnesota, étaient la grande nation des Sioux (nom abrégé des Nadouessioux) sédentaires, qu'il ne faut pas confondre avec les Sioux nomades des prairies du Missouri, qui allaient jusqu'aux Montagnes-Rocheuses; et, à l'ouest de la rivière Rouge, au Manitoba, les Assiniboines ou Assiniboëls, une forte tribu détachée de la nation sieuse et de langue étrangère à l'algonkien et au huron.

La nation des Sioux comprenait les tribus suivantes : Dakotas, Titons, Missouris, Poukas, Osages, Tutelos, Omahas, Panis, Minnitaris, Kansas, Iowas, etc., de même idiôme.

Les Montagnais du Nord-Ouest sont de la grande famille des Dené-Dindjie. Ils sont répandus dans la Colombie-Britannique et l'Alaska, et n'ont rien de commun avec les Montagnais de la province de Québec. Une de leurs nombreuses tribus, les Sarcis, s'est séparée des Montagnais pour s'incorporer aux Pieds-Noirs des prairies de l'Ouest.

LA FAMILLE HURONNE-IROQUOISE

Toutes les tribus contenues à l'intérieur du vaste cercle ci-dessus décrit, Haut-Canada, Etat de New-York et nord de la Pennsylvanie, parlaient le huron. Les Français ont appelé Hurons les gens du lac Simcoe. Le mot Huron est une invention. Les Hurons se nommaient S Wendats. En anglais on les appelle Wendats, Wyandots.

Pierre Boucher, qui ne connaissait pas les Eriés, disait en 1663 que les Andastes, les Iroquois, les Neutres et les Pétuneux parlaient la langue huronne, mais que celle-ci différait entre eux comme les langues espagnole, italienne et française diffèrent du latin.

Le pays des Hurons s'étendait de la baie Georgienne au lac Simcoe, entre les rivières Severn et Nottawasaga. Les Hurons, un peu plus de douze mille âmes, étaient cultivateurs de maïs, de citrouilles, de fèves, de chanvre, de tabac. Ceux du lac Simcoe passaient, en 1610, par la rivière Rideau pour atteindre la rivière des Algonquins, plus tard la rivière des Outaouais (l'Ottawa), et descendre à Montréal faire la traite avec Champlain. C'est par les Iroquets que les Hurons ont dû apprendre l'arrivée des Blancs à Montréal, quoique La Potherie dise qu'ils en furent informés par les Nipissiriniens, mais nous savons que ceux-ci ne connurent les Français qu'à partir de 1615. A cette date il y avait longtemps que les Hurons et les Iroquois se faisaient la « petite guerre », celle des surprises, par bandes légères. Les Hurons vivaient généralement en paix avec tout le Haut-Canada.

Les Pétuneux, ou Gens du Pétun (Quiennontateronons, Tiannon-tatis), se retrouvaient dans les comtés de Grey et de Bruce, dans les Montagnes Bleues, à la tête de la baie de Nottawasaga, au township de ce nom, à deux jours de marche des villages hurons, et sur le lac Huron, vers Goderich, en tout huit ou neuf bourgades comptant dix mille âmes. Ils cultivaient la terre et faisaient commerce de tabac avec leurs voisins. On les considérait comme les plus intelligents et les plus industrieux des Sauvages du Haut-Canada. On a retrouvé chez eux, de notre temps, les traces de trente-deux villages et de quarante cimetières ou dépôts d'ossements humains.⁸ De langue huronne, ils étaient amis particuliers des Hurons, si bien que, à partir de 1650, les Français ne les appellent plus que Hurons et rarement Pétuneux. Pétuner veut dire fumer.

Qui a dit que nous ne connaissons pas le nom du peuple de langue huronne que les Français appelaient les Neutres et que les Hurons qualifiaient de « Gens qui parlent un peu différemment de nous ? » Champlain étant chez les Hurons dit que les Attiwendaronks sont appelés Neutres; ils l'étaient envers les Hurons, les Iroquois, les Eriés et les Pétuneux, mais ils secondaient les Outaouas du nord-ouest du Haut-Canada et de l'île Manitoualine dans leurs maraudes sur les terres des Mascoutins, au Michigan oriental. « Ils cultivent de très bon tabac, observe Sagard, et assistent les Cheveux-Relevés (les Ou-

8. Benjamin Sulte, *La Guerre des Iroquois, 1600-1653*, M.S.R.C., 1897, p. 72.

taouas) contre la nation du Feu (les Mascoutins) dont ils sont les ennemis mortels, mais se tiennent en termes apparents d'amitié avec les Hurons et les Iroquois. »

Quatre de leurs villages se trouvaient à l'est de la rivière Niagara, sur le territoire qui s'étend jusqu'au versant de la Genesee, assez près des Iroquois tsonnontouans. Trente-six autres villages, d'une population totale de douze mille âmes en 1641, étaient répandus entre la rivière Niagara et la baie de Burlington, au fond du lac Ontario, et le nord du lac Érié jusqu'à l'ouest de la rivière Détroit et du lac Sainte-Claire, à Hamilton, St. Thomas, London et ailleurs. Il semble que leur plus forte concentration était dans les comtés de Middlesex et d'Elgin, sur les bords de la Grand River, où sont à présent Brantford et Paris. Ce pays abondait en gibier à fourrure de toute sorte. De Hamilton au lac Simcoe, puis de Guelph à Lindsay, le territoire était considéré comme parc de chasse pour les Pétuneux du lac Huron, les Hurons du lac Simcoe, et les Neutres du lac Érié.

Une branche des Neutres, appelée Wenrhoronons, au sud-ouest des Ériés vers Toledo, vivait en paix avec ces derniers.

Voilà comment était occupée la province actuelle d'Ontario. Hurons, Pétuneux et Neutres vivaient dans de bonnes bourgades, des produits de l'agriculture et de certains travaux qui dénotaient quelques degrés de civilisation. Leur gouvernement intérieur était assez régulier; mais pour les choses de la guerre, ils ne valaient pas mieux que les Algonkiens.

Les Iroquois, au sud du lac Ontario, dans les terres, Etat actuel de New-York, reçurent ce nom des Français; ils se nommaient eux-mêmes Hottinonchiendi. Ils étaient en hostilité contre les Andastes de la Pennsylvanie et les Hurons du centre du Haut-Canada. De langue huronne, ce peuple stable, cultivateur, avait des villages bien organisés. Vers 1634 il se forma de leurs cinq tribus une confédération qui, dans la suite, domina par les armes le Haut-Canada et faillit écraser la colonie française des bords du Saint-Laurent. Contrairement à ce qu'on dit pourtant, la Confédération n'avait qu'assez peu de cohésion et chaque tribu en faisait à sa tête la plupart du temps. La Chesnaye dit que vers 1600 les Iroquois étaient très réduits et les

Algonquins plus puissants que jamais. Ce sont les Iroquois qui ont commencé les premiers à brûler leurs prisonniers.⁹

Les Cinq-Cantons ou Cinq-Nations iroquoises étaient distribuées à peu près comme suit : les Agniers (Mohawks en anglais, Marquas ou Maquois en hollandais), dans la vallée de la rivière Mohawk, au nord d'Albany, et le voisinage de Schenectady, — l'ancien Corlaer des Hollandais, — et jusque près d'Utica; leur territoire s'étendait au nord jusqu'au lac Champlain et même jusqu'au Saint-Laurent, aux environs de Montréal; les Onneyouts (Oneidas en anglais), à l'est d'Oswego, au sud du lac Oneida et sur le haut de la Susquehanna; les Onnontagués (Onondagas en anglais), sur les rives du lac Onondaga actuel, aux alentours de Syracuse; les Goyogouins (Cayugas en anglais), dans une vaste plaine entre les lacs Cayuga et Seneca, près de Rochester; les Tsonnontouans (Senecas en anglais), à l'est de Buffalo, dans la région enclavée par les lacs Seneca et Canandaigua et qui s'étend à l'ouest de la rivière Genesee. Les quatre tribus de l'ouest étaient connues sous le nom commun de Sinèkes.¹⁰

Les Eriés (Erierhonons) ou Chats, aussi de langue huronne, étaient de vrais Iroquois et batailleurs comme eux. Ils habitaient au sud du lac qui porte leur nom, près de Cleveland et Sandusky. Champlain ne les a pas vus. Ils n'ont d'ailleurs jamais été visités par les Français et furent anéantis par les Iroquois ou en partie absorbés par ceux-ci en 1657.

Les Andastes ou Susquehannas (Carantouans, Canestogas, Minquias, Susquehannocks), de langue huronne, habitaient les bords du fleuve Susquehanna et le territoire actuel de la Pennsylvanie, partie du Maryland et partie du New-Jersey. Leur principal village, Carantouan, était situé à peu près où se trouve Waverly, comté de Tioga, Etat de New-York, un peu au nord de la Pennsylvanie. Les Andastes allaient à l'Atlantique et en rapportaient des petits coquillages qui servaient de monnaie courante jusque dans le Haut-Canada. C'est pourquoi on les désignait sous le nom de « gens de la porcelaine ».¹¹ Ils

9. *Collection de manuscrits relatifs à la Nouvelle-France*, I, 253.

10. Léo-Paul Desrosiers, dans *Les Cahiers des Dix*, no. 24, 1959, pp. 86, 88.

11. Benjamin Sulte, *La Guerre des Iroquois, 1600-1653*, M.S.R.C., 1897, p. 68.

étaient à trois bonnes journées des Iroquois tsonnontouans. Aussi loin que l'on peut remonter, ils avaient des rapports avec les Hurons et ils sont restés leurs amis, faisant comme eux la guerre aux Iroquois.

Les Tuscaroras du sud de la Virginie et de la Caroline du Nord étaient semblables aux Iroquois. Traqués par les Anglais vers 1713-1714, ils se rallièrent aux Cinq-Nations qui devinrent, en 1722, les Six-Nations.

Les Cherokees des Carolines étaient d'autres sortes d'Iroquois, ce qui ne les empêcha pas de leur opposer dans le sud une infranchissable barrière. On les retrouve encore aujourd'hui dans les Smoky Mountains et dans l'est du Tennessee.

Les Chaouanons ou Chouanons (en anglais Shawnees) établis quelque part au sud du lac Erié vers 1560 et délogés de là par les Eriés, émigrèrent plus tard vers la Virginie et la Caroline; un peu avant 1670, ils montèrent dans la vallée de l'Ohio d'où, en 1672, ils se réfugièrent chez les Poutéouatamis de la baie Verte.

Au sud du Michigan et du Wisconsin, et principalement sur les deux rives du Mississipi et les régions adjacentes, habitaient une foule d'autres peuplades indiennes de langues étrangères à l'algonkien et au huron. Nous ne les avons connues que longtemps après les événements que je raconte dans cet article.

Sur la rive droite du Mississipi étaient les Missouriis, les Arkansas, les Taensas, les Ouachites, les Natchitoches de la rivière Rouge, les Assinais, les Bayougoulas, les Colapissas, les Chétimachas, les Ouatchas. Sur la rive gauche vivaient, — outre les tribus illinoises déjà nommées : Kaskaskias, Cahokias, Peorias, Tamarois — les Natchez, les Yazous, les Tioux, les Tonicas, les Houmas.

Entre l'Ohio et le Mississipi se trouvaient les Chicachas; au sud de ceux-ci étaient les Chactas; et plus au sud, les Biloxis, les Mobiliens, les Alibamous, les Apalachas.

PREMIERES CONNAISSANCES DES SAUVAGES LES GUERRES IROQUOISES

Je vais maintenant indiquer, par ordre chronologique, ce qui a été le plus marquant dans l'histoire des Amérindiens depuis 1600 jusqu'à 1670, époque de la pacification générale pour les deux

Canadas et la région du lac Supérieur. Le tableau ci-dessus guidera sans doute mieux le lecteur à mesure que des noms de tribus sauvages se présenteront sous ses yeux.

1600. Pierre de Chauvin et Pontgravé établissent un poste de traite à Tadoussac et prennent contact avec les Montagnais du Saguenay.

1603. Des Algonquins du haut de l'Ottawa vont rencontrer les Français à Tadoussac.

1604-1606. Champlain arrive en Acadie avec des colons et y trouve les Micmacs. Il explore les côtes du Maine et fait connaissance, à la rivière Kénébec, avec les Etchemins, et, plus bas, avec les Armouchiquois, puis il descend jusqu'au cap Cod.

1608. Premier poste français permanent fondé à Québec.

1609. Les Hurons et les Algonquins rencontrent Champlain à l'île Sainte-Croix. Champlain découvre le lac Champlain et y combat les Agniers.

1610. Champlain étant à Montréal confie au chef Iroquet un garçon, que l'on suppose être Etienne Brulé,¹² qui visitera le pays des Hurons, tâchera d'apprendre leur langue et fera rapport de ce qu'il aura vu. Ce garçon est de retour l'année suivante avec Iroquet et deux chefs hurons : Charioquois et Ochétaguin.

1611. Deux cents Hurons et trois cents Algonquins rencontrent Champlain à la Place Royale (la future Villemarie). La troque finie, ils repartent, les Hurons emmenant Etienne Brulé et les Algonquins Nicolas du Vignau, comme élèves interprètes.

1613. Champlain va à l'île des Allumettes. Il y observe la politique commerciale du chef algonquin Tessouat et de son peuple qui consiste à trafiquer avec les Français d'une part et avec les nations du sud, de l'ouest et du nord, de manière à avoir entre les mains le monopole de la traite dans ces régions. Les Nipissiriniens ne pouvaient descendre l'Ottawa pour aller vers les Français qu'en payant tribut aux

12. Et non pas Nicolas Marsolet, comme le dit Le Jeune (I, 350,351) à la suite d'autres auteurs. Marsolet n'arriva en Nouvelle-France qu'en 1613.

Allumettes où le passage était bien gardé, et, en conséquence, ils n'avaient point bougé de chez eux. Champlain écoute sans sourciller les récits terribles de Tessouat sur la cruauté des Nipissiriniens, se gardant de n'en rien croire parce qu'il comprenait les motifs de ces explications en apparence charitables.

1614. Les Hollandais fondent un poste de traite, Orange, le futur Albany, sur le fleuve Hudson.

1615. Le Père Le Caron, puis bientôt après lui Champlain et les Français, dépassent l'île des Allumettes, traversent dans sa longueur le lac Nipissing et « arrivent aux cabanes des Nipissiriniens »; ils entrent dans la baie Georgienne, tournent au sud et parviennent au pays des Hurons. Etienne Brulé part pour aller chez les Andastes de la Pennsylvanie; il en reviendra en 1618. Champlain se rend aux environs de Kingston, traverse le lac Ontario, attaque une bourgade iroquoise en compagnie des Hurons qui y sont défaits, retourne au lac Simcoe, visite les Pétuneux et les Neutres (janvier 1616), et rentre à Québec le 11 juillet 1616, après avoir accompli un trajet de plus de quinze cents milles. On lui avait dit, au cours de cette exploration, que les Andastes étaient en guerre contre les Tsonnontouans, les Mascoutins contre les Neutres, les Outaouas et les Amicoués, et que des Algonquins et surtout des Nipissiriniens et des Amicoués avaient l'habitude de passer l'hiver dans le nord du comté de Victoria aujourd'hui.

1617. Les Hollandais des rives de l'Hudson font alliance avec les Iroquois et leur vendent des armes à feu.¹³

1620 à 1630. Les attaques continuelles des Andastes contre les Iroquois réduisent les Agniers à l'impuissance.

1622. Etienne Brulé et Grenolle découvrent le lac Supérieur.

1624. Les Outaouas de l'île Manitoualine, qui trafiquaient avec la baie Verte et le lac Michigan, se mettent à ramasser des pelleteries pour les vendre aux Français qui fréquentent le pays des Hurons. Des Nipissiriniens vont aux Trois-Rivières faire la traite.

13. Le Jeune. I. 27.

1626-1627. Les missionnaires récollets parcourent les villages des Neutres sur le côté nord du lac Erié. Les Mohicans font la guerre aux Agniers.

1627. Durant l'hiver, des étourdis algonquins vont en guerre contre les Iroquois sans prendre avis de Champlain qui, cinq ans auparavant, aux Trois-Rivières, avait négocié la trêve avec les Agniers et ratifié avec eux un traité de paix en 1624. Les Algonquins capturent des ennemis au lac Champlain et sont cause de la rupture de la paix. Bientôt après, Pierre Magnan et deux Sauvages alliés envoyés en ambassade chez les Iroquois sont massacrés à coups de hache.

1629. Champlain envoie des gens chez les Abénaquis et les Etchemins du Maine pour faire amitié avec ces nations. Vingt Montagnais de Tadoussac partent pour le pays des Iroquois contre lesquels ils sont en guerre. Québec est pris par les frères Kirke pour le compte des Anglais qui le rendent en 1633, la guerre entre l'Angleterre et la France étant terminée.

1633. Apprenant le retour des Français dans la Nouvelle-France, six cents Hurons dans cent quarante canots chargés de pelleteries descendent à Québec (28 juillet).

1634. Champlain charge le sieur de Lavolette de construire un poste de traite aux Trois-Rivières. Les Pères jésuites vont s'établir au pays des Hurons. Jean Nicolet découvre le Wisconsin et amène la paix entre les Hurons, les Amicoués et les Puants. Les Iroquois se forment en confédération de leurs cinq tribus — Agniers, Tsonnontouans, Onneyouts, Onnontagués, Goyogouins — et adoptent une politique de conquête qu'ils conduisent avec une grande adresse pour s'emparer du commerce des pelleteries et le tourner du côté des Hollandais du fleuve Hudson, aussi bien qu'au bénéfice des Suédois du New-Jersey, le tout au détriment des Français. L'année 1634 est le date où commence la domination des Iroquois et non pas auparavant. Le génie d'organisation de ce peuple ne se manifeste qu'à partir de ce moment. Jusque-là, sa situation avait été plutôt précaire qu'avantageuse.

1636. La première opération militaire de la confédération iroquoise se dirige, par le lac Erié, contre les Wenrhoronons, branche des

Neutres habitant au sud de Détroit. Les débris de ce peuple se réfugient chez les Neutres aux environs de London et de St. Thomas. Une autre bande iroquoise ravage en même temps des villages hurons du lac Simcoe.

1638. Sous prétexte que les Neutres avaient donné asile aux Wenrhoronons, les Iroquois ouvrent les hostilités contre eux et remportent des succès marquants. La neutralité traditionnelle disparaît. Malgré leurs forces, les Neutres, non plus que les Pétuneux et les Hurons, ne peuvent tenir contre une suite systématique d'agressions qui ne leur donnent pas le temps de reprendre haleine. D'ailleurs aucun peuple du Haut-Canada ne possède l'art de combattre ni la science militaire sous aucune forme, tandis que les Iroquois y excellent. La sagesse de leurs plans devait assurer leur triomphe. Les Poutéouatamis du Michigan émigrent pour se fixer sur la grande île qui est à l'entrée de la baie Verte. Ils y resteront jusqu'à 1651.

1639. Les Eriés, tout formidables qu'ils fussent par leur nombre, du moins on le croit, ne les ayant jamais connus, se voient l'objet d'une surprise terrifiante qui leur tue du monde mais ne va pas plus loin cette première fois. Le prussianisme des Iroquois, si l'on peut s'exprimer ainsi, dépassait toutes les prévoyances ou plutôt faisait bon marché de l'imprévoyance des autres nations. Ce qui était une fois commencé par la terreur se poursuivait de même et allait en augmentant par la rapidité des coups.

1640. C'est au tour des Mascoutins du Michigan, rive ouest du lac Huron, à recevoir la visite armée des bandes iroquoises. Ceci, joint à ce qui venait d'arriver aux Neutres, rapprocha les Pétuneux des Hurons qui avaient du reste toujours été leurs amis, mais pas plus les Hurons que les Pétuneux ne s'en trouvaient plus forts, à cause de leur peu d'entente des choses de la guerre qui en faisait de véritables Algonquins sous ce rapport.

1641. Cinquante Hurons attaquent un parti de deux cents Agniers et le défont.

1642. Les Agniers prennent leur revanche et s'emparent de plusieurs Hurons, du Père Isaac Jogues et de deux Français. Villemarie est fondée. Les Iroquois renouvellent leurs attaques contre les Neutres et les Hurons. Depuis une couple d'années déjà des maraudeurs iro-

quois commettaient des assassinats dans les petites bourgades françaises, durant l'été. Si l'on tient compte que toute la colonie ne comptait encore que trois cents âmes, les cinq ou dix personnes assommées, enlevées, brûlées à petit feu chaque année constituaient un fléau permanent insupportable. Ces faits étant connus en France, il ne venait plus ou presque point de colons. Les convois de traite du Haut-Canada voyageaient au milieu du danger et étaient parfois capturés. Cette désolante situation dura sans interruption jusqu'en 1667, après quoi il s'écoula une accalmie, mais les représailles iroquoises reprirent de plus bel à partir de 1684 pour ne se terminer définitivement qu'en 1697.

1643. La guerre dans le Bas-Canada devient plus méthodique. L'hiver ne devra plus arrêter les incursions. Celles-ci auront de la suite, s'enchaîneront entre elles, deviendront une calamité de tous les jours. Les bandes iroquoises devaient être composées de vingt à trente hommes ayant chacune un objectif. L'une s'en retournant chez elle, une autre la remplaçait. Le fond du système était l'embuscade, la surprise, non la bataille. Les rôdeurs étaient insaisissables par là même. Ils n'attaquaient que quand ils se sentaient les plus forts, et jamais à découvert.

1644. Le 30 mars, deux cents Iroquois attaquent trente colons de Villemarie. M. de Maisonneuve abat leur chef à ses pieds près de la Place d'Armes. Arrivée de France d'une compagnie de soixante soldats. Aussitôt les Iroquois proposent la paix. Le gouverneur Montmagny exige que toutes les nations y soient comprises. On envoie des émissaires partout annoncer cette nouvelle.

1645. Les 14 juillet et 17 septembre, assemblées générales, aux Trois-Rivières, où assistent des représentants de vingt nations, la plupart venus de très loin. Il y eut beaucoup de discours et de protestations d'amitié. On conclut une paix universelle « qui doit durer toujours. »

1646. Le repos ne dure point. Dès l'automne de 1646, des coups sont faits dans le Bas-Canada. Le 18 octobre, le Père Isaac Jogues et, le lendemain, Jean de Lalonde, « donné des Jésuites, » sont tués par les Iroquois dans le pays de ces derniers.

1647. Les Andastes, ayant avec eux des Hurons qui demeuraient dans leur pays depuis longtemps, font une guerre tenace aux Iroquois, ce qui empêche ces derniers de molester les Français et d'inquiéter le Haut-Canada. Pourtant, au mois de mars, les Iroquois étaient apparus en bandes sur le Saint-Laurent et avaient pillé le fort Richelieu, resté sans soldats, et l'avaient incendié. A Québec on est persuadé que le péril est grand. Les Mascoutins, les Outaouas, les Neutres, les Amicoués se pourchassent sur les côtes du lac Huron. La traite des fourrures est presque anéantie. Les Hurons ne descendent pas sur le Saint-Laurent, seuls les Iroquets et quelques Outaouas apportent des pelleteries aux Trois-Rivières.

1648. L'affaire des Andastes et des Hurons combinés semble avoir déterminé les Iroquois à en finir avec les Hurons. Les grands massacres de 1648-1650 sont racontés dans maints ouvrages. Des Hurons du lac Simcoe, échappés de ces désastres, se rendent à Québec. Les Pétuneux survivants vont aux îles Manitoualines. Les Algonquins de la baie Georgienne disparaissent. Les Nipissiriniens s'enfuient au lac Nipigon et chez les Gens des Terres. La côte de l'Algona est désertée par les Amicoués, les Mississagués et la tribu de la Loutre. Des bandes de Hurons et de Pétuneux se jettent parmi les Neutres, chez les Mascoutins, d'autres chez les Eriés déjà refoulés dans l'Ohio, et chez les Andastes de la Pennsylvanie. Un bourg entier s'incorpore aux Tsonnontouans et devient iroquois. Enfin, sur le Saint-Maurice, des bandes d'Iroquois massacrent deux ou trois campements d'Attikamègues et volent leurs pelleteries. Il n'y a partout que des fugitifs mourant de faim et de misère. Les Iroquets sont anéantis, la Petite-Nation est dispersée. Le peuple des Allumettes est en fuite ça et là. Toute la rivière Ottawa, le Nipissing et la baie Georgienne, ainsi que le nord du Haut-Canada, se voient dépeuplés, restant territoire de chasse pour les Iroquois.

1650-1651. Pour terminer la conquête du Haut-Canada, les Iroquois font deux campagnes, l'automne de 1650 et le printemps d'après. Les Neutres subissent le sort des autres peuples. Reste la petite colonie française de la rive nord du Saint-Laurent, dépourvue de troupes et abandonnée de la France, pour ainsi dire, mais pleine de courage, ce qui n'empêche pas nombre de personnes de songer à quitter le pays.

L'été de 1651 les Sokokis du New-Hampshire prennent les armes contre les Agniers des environs de Rome et d'Albany, noms actuels de ces localités. Durant l'hiver de 1651-1652, les Tsonnontouans du voisinage de la rivière Niagara envoient un parti de guerre au pays des Andastes, mais il est repoussé.

La branche des Mascoutins des environs de Détroit, que les Français connaissaient sous le nom de Kikapous sans les avoir encore visités, voyant les Neutres anéantis, prennent peur et s'en vont du côté du nord, par le lac Huron. Trouvant inoccupées les îles Manitoualines d'où les Outaouas venaient de s'enfuir, ils s'y arrêtent. La principale branche des Mascoutins reste où elle était depuis longtemps, à la baie du Tonnerre, Michigan oriental.

Les Outaouas et les Pétuneux, se tenant ensemble, arrivent à la grande île de l'entrée de la baie Verte, qui était sans habitants depuis quelque temps où les Poutéouatamis l'avaient quittée pour s'établir à une courte distance dans la baie Verte. Cette île a conservé le nom d'île Huronne, quoique les Hurons-Pétuneux, avec les Outaouas, ne l'aient occupée qu'une seule année, ou même un peu plus, car en 1652 et en 1653 on les voit partir pour se rapprocher des Poutéouatamis. Dorénavant, ces Pétuneux seront appelés Hurons et Tiannon-tatis.

1653. Les Iroquois atteignent l'île Huronne et sont déçus : elle était déserte. Pourchassés par l'ennemi, les Kikapous des îles Manitoualines se sauvent à la rivière des Renards, dans le Wisconsin.

Ces expéditions des Iroquois, par la rivière Niagara, les lacs Erié et Huron nous étonnent, si l'on songe à la question de subsistance, attendu que les Algonquins et tous les autres peuples ne pouvaient s'avancer au loin et en armes qu'en vivant de chasse et de pêche, ce qui non seulement était une ressource incertaine mais entraînait des délais et mettait obstacle à l'exécution des plans de campagne.

Les Iroquois commençaient par envoyer des provisions de bouche, surtout du maïs, dont ils faisaient des « caches » sur le parcours du chemin que les guerriers devaient suivre, et ces combattants appor-taient à leur tour, dans leurs canots, d'autres victuailles pour les besoins pressants. Ils n'étaient donc pas arrêtés dans leur marche et, en cas de retraite, forcée ou de fuite, ils savaient où se rendre pour

trouver de la nourriture; aussi les voyait-on surgir partout, aller et venir, disparaître sans trop s'éloigner, de manière à revenir soudain et faire des coups inattendus. L'ordre, la discipline, de bons chefs de bandes, voilà l'explication de leurs prodigieux exploits renouvelés de 1636 à 1670. A la guerre ils dépassaient de beaucoup les conceptions des autres Sauvages.

Les fusils, la poudre, les chaudières, les couteaux, les aiguilles, etc., que les Hurons fugitifs et aussi les Outaouas avaient possédés n'existaient plus. Il faut songer au moyen d'en obtenir d'autres. Alors, trois canots de Hurons, d'Outaouas et de Sauteurs partent de la baie Verte, du saut de Skia, — Sainte-Marie plus tard, — entrent dans la rivière des Français, enfilent le lac Nipissing, arrivent à l'Ottawa, remontent une rivière qui les mène à une autre coulant au Saint-Maurice et se rendent aux Trois-Rivières où ils prennent langue avec les Français. Un arrangement est conclu par lequel les Sauvages promettent de se trouver en nombre à Montréal l'été suivant, avec quantité de pelleteries, et les Français de leur côté s'engagent à avoir sous la main les marchandises ordinaires de la traite. Il y avait tout le temps voulu pour communiquer avec la France et faire venir les articles requis. La traite du Canada supérieur n'existait plus depuis huit ans. Cet été de 1653 une véritable armée iroquoise bloque les Trois-Rivières, mais Pierre Boucher lui inflige une défaite signalée.

Les Sauteurs, qui entrent ici en scène, n'avaient pas été dérangés par les Iroquois et ne le furent jamais. Avec eux vivaient quelques Amicoués réfugiés.

1654. Les Iroquois ayant demandé la paix, M. de Lauzon ne pouvait qu'y consentir tout en comprenant que ce désir n'était pas sincère, et il ne se trompait nullement, mais c'était une suspension d'hostilités avec les Français, non pas avec les Sauvages leurs amis.

Après leur désappointement à l'île Huronne en 1653, des Iroquois s'étaient aventurés sur le lac Michigan et, arrivés aux environs de Chicago, ils furent attaqués et presque tous tués par les Illinois.

Le grande caravane de traite promise par les Outaouas se rend à Montréal, où il se fait des affaires d'or. De ce moment la rivière des Algonquins prend le nom de « route des Outaouas. » parce que

ceux-ci conduisaient les convois et tenaient sous leur direction toute la traite. M. de Lauzon envoie deux hommes avec ces Sauvages en 1654; ces deux hommes reviennent en 1656, parlant du Mississipi et des Sioux, mais sans les avoir vus, car ils semblent n'avoir pas dépassé le baie Verte.

Les Sioux habitaient la région des Mille-Lacs, sources du Mississipi, au sud-ouest du lac Supérieur. Ce peuple était pacifique. Mais à cause de son état plus prospère que celui des Cris, des Assiniboines et des autres Algonkiens de la région du nord et du nord-ouest, ces derniers allaient en maraudeurs les attaquer dans leurs villages. La langue des Sioux différait de toutes les autres.

L'automne de 1654, les Hurons-Pétuneux et un parti d'Outaouas quittent la baie Verte, s'enfoncent dans le Wisconsin, descendent la rivière de ce nom, atteignent le Mississipi et vont se fixer sur l'île Pelée, au lac Pepin, qui est le plus large évasement de ce fleuve.

1655. Les Sauteurs et des Cristinos réunis attaquent les Sioux et s'en retournent satisfaits de l'expédition. Les Sauteurs parcourent ainsi tout le grand lac Supérieur pour contenter leur désir de pillage. Pour se venger de son échec à Chicago, l'année 1653, une forte armée iroquoise se jette sur les Illinois qui ne savent cette fois comment se défendre contre tant d'ennemis, et quelques-uns de leurs villages émigrent dans l'Iowa, côté ouest du Mississipi, qui avait probablement été leur patrie autrefois. Les Outagamis ou Renards, de l'est du lac Michigan, ne se croyant pas en sureté, gagnent la baie Verte et vont s'établir dans le voisinage de la rivière des Renards, ainsi nommée d'après eux.

1656. Les Iroquois enlèvent des Hurons à l'île d'Orléans. A part la destruction des villages de langue huronne-iroquoise, les Iroquois font le plus possible de prisonniers de cette même langue pour les incorporer à leur nation, ce qui a pour effet de compenser amplement leurs pertes à la guerre. Les orateurs iroquois étaient parvenus à convaincre les autorités de la colonie française de l'à-propos d'établir un poste chez eux et, cette année, quatre Jésuites et une cinquantaine de Français se rendent à cette étrange invitation.

En même temps les Iroquois chassent les Mascoutins de la baie du Tonnerre. Ces malheureux Sauvages déménagent à la baie Verte où ils s'installent à la rivière des Renards. Enfin, les Illinois continuent à émigrer vers l'Iowa.

Vers le même temps, les Nipissiriniens, qui étaient aussi commerçants que les Outaouas, mais qui voulaient rester indépendants, forment des caravanes de gens du Nord qui descendent aux Trois-Rivières par le Saint-Maurice. Un convoi de deux cent cinquante Outaouas est défait par un parti d'Agniers.

Cette paix demandée par les Iroquois avait pour but de leur laisser les mains libres et les Français le comprirent en apprenant à la fois l'existence des Illinois et leur défaite, leur émigration vers l'ouest.

1657. Les Eriés, laissés assez tranquilles depuis vingt ans, disparaissent devant une invasion iroquoise. Il est à présumer que le gros de la nation périt sous les coups, mais qu'un bon nombre d'entre eux devinrent Iroquois par suite de leur captivité. Les Miamis du fond du lac Michigan, côté est, se transportent dans la vallée de la rivière des Illinois pour éviter de tomber aux mains des envahisseurs. Plus loin, au Mississipi, à l'automne ou au printemps suivant, les Hurons de l'île Pelée ayant molesté les Sioux, la guerre se déclare et ils doivent déguerpir. Ils s'arrêtent sur la rivière Noire, dans la direction du lac Supérieur, tandis que les Outaouas, continuant leur chemin, vont à Chagouamigon sur les bords du lac de ce nom.

1658. Le poste français chez les Iroquois étant en péril imminent d'être massacré se dérobe, au printemps, et les hommes, avec peine et misère, rentrent à Montréal. Radisson était du nombre de ces aventuriers.

Les Mascoutins se rapprochent de la rivière des Renards avec les Outitchakouak, puis s'établissent à l'ouest de Milwaukee, dans le comté de Greene, près d'un lac. Les Illinois n'ont plus que deux ou trois villages avoisinant la rivière des Renards; ce sont ceux de la tribu des Oumamis. Quatre autres tribus : les Cahokias, les Kaskaskias, les Péorias et les Mouingouinas, étaient rendues dans l'Iowa.

Les Hurons cantonnés à la rivière Noire se trouvaient encore dans le voisinage des Sioux et ils ne manquaient pas de faire des incursions sur le territoire de ceux-ci, de sorte que les escarmouches entre les deux peuples étaient assez fréquentes. Ces Hurons, qui s'étaient si souvent associés aux Outaouas, ne leur ressemblaient pourtant aucunement; aussi l'esprit pacifique des Outaouas avait-il porté ces der-

niers, l'année précédente, à se séparer des Hurons et à choisir pour y vivre un endroit tranquille, dans le comté d'Ashland à présent, rive sud du lac Supérieur. A leur grande surprise, ils y rencontrèrent des Canadiens qui achetaient des fourrures, ce qui ne s'était jamais vu au lac Supérieur. L'instinct commercial des Outaouas leur fit saisir la balle au bond et bientôt nous les reverrons organisant des caravanes pour la traite avec Montréal.

Radisson, qui arrivait au lac Nipissing, raconte que sept canots de son parti se séparèrent en ce lieu pour aller à la côte de l'Algoma, conduits par des Amicoués, et que d'autres canots conduits par des gens du Saut et des Outaouas allaient au Saut, tandis que le reste de la flottille, mené par des Hurons, se rendait à la baie Verte. Chouart et Radisson étaient avec ceux-ci.

1659. Dans le récit de son voyage Radisson nous laisse entendre qu'il poussa jusqu'à Chicago, ou bien près de cet endroit; en tout cas il a vu Milwaukee. Il y a rencontré les Mascoutins, mais il ne mentionne ni les Illinois ni les Outagamis. C'est que les Illinois étaient partis de la contrée pour aller dans l'Iowa, et que les Outagamis, que Radisson n'a pas visités, étaient allés demeurer à Ouestatinong, distance de vingt-cinq lieues de la baie Verte.

Prenant la rivière Wisconsin, Radisson atteint le Mississipi, traverse ce fleuve, est bien accueilli par les Illinois dans l'Iowa, prend note du lac Pepin et de l'île Pelée d'où les Hurons et les Outaouas s'étaient sauvés deux années auparavant, selon ce que lui disent les Sauvages; et, après avoir acquis la conviction que la chasse au castor était sans importance dans le Wisconsin et sur les bords du Mississipi, il se détermine à retourner à la baie Verte où, ayant consulté les Poutéouatamis, les Malhomines et autres peuplades, il comprend qu'il trouverait des fourrures en abondance au nord du lac Supérieur.

A l'automne, Radisson est au lac Supérieur et y rencontre des Canadiens. Pour mieux se renseigner, il va passer la saison des neiges à Kiota, capitale des Sioux, dont il parle en détail, ajoutant que les Cris leur font des guerres continuelles. De là, il arrive au printemps à Chagouamigon où s'assemblent des canots pour aller en traite au Canada.

1660. La flottille de traite du lac Supérieur passe au Long-Saut quelques semaines après le combat de Dollard. Puis les Iroquois feignent de ne plus attaquer le Bas-Canada. Ils considèrent l'affaire du Long-Saut comme une défaite.

Le Père Ménard, arrivant au lac Supérieur, trouve à Chagouamigon grand nombre de Mascoutins et les Hurons de la rivière Noire, que leurs chicanes avec les Sioux avaient forcés de se mettre à l'abri. Les Outaouas étaient à Kionconan, rive sud du lac Supérieur.

1661. Les Andastes de la Pennsylvanie harcèlent les Iroquois avec vigueur en ce moment. Toute la colonie française ne dépasse pas deux mille âmes. La majeure partie des Hurons de Chagouamigon va demeurer à la baie Verte. A cette époque, un petit nombre de Pétuneux et de Neutres échappés aux massacres de 1648-1650 étaient retournés dans leurs pays et y demeuraient.

1662. Les Iroquois pénètrent dans la baie Verte, entrent dans les terres et relancent les Outagamis à Ouestatinong, ce qui oblige ceux-ci à reculer jusqu'à trente lieues sud-ouest de la baie. Plusieurs familles se sauvent au lac Supérieur. Soit le même parti, ou un autre, composé de cent Iroquois, s'avance contre le village des Sauteurs mais, dans la bataille qui survient, les agresseurs périssent jusqu'au dernier.

1665. Nicolas Perrot va à la baie Verte, il remonte la rivière des Renards et se rend chez les Miamis à Chicago, où Chouart et Radisson semblent être allés en 1659. La Salle n'était pas encore arrivé au Canada. Jolliet faisait ses classes à Québec. La découverte de Chicago est attribuable à Chouart et à Radisson, ou peut-être à Perrot.

Les Outagamis ou Renards, à peu près inconnus des Français jusqu'ici, habitaient à trente lieues sud-ouest de la baie Verte, avec les Folle-Avoine ou Malhomines, entre la rivière des Renards et une branche de la rivière Folle-Avoine.

En ce moment, sur la rivière Oulamananistic, à trois journées plus bas que les Poutéouatamis, vivaient les Oumamis déjà cités, une tribu illinoise.

Perrot est le premier Français de marque qui visita la baie Verte après Nicolet (1634). Il s'attacha d'abord aux Poutéouatamis qui venaient d'envoyer à Montréal une caravane de leurs jeunes gens

chargés de pelleteries. Au retour, ces hommes se montrèrent enchantés de la réception qu'on leur avait faite. Perrot incita les chefs à recommencer l'année suivante. Quant à lui, il passa l'hiver parmi ces nations.

A l'automne il y eut des déplacements. Les Outagamis, comptant six cents cabanes, se rapprochèrent un peu de la baie Verte, les Poutéouatamis se postèrent au sud de cette nappe d'eau et les Sakis au nord, tandis que les Puants s'enfonçaient dans les bois pour vivre de chasse uniquement.

Les Hurons-Pétuneux, toujours en mouvement, ne se trouvant pas bien situés à la baie Verte, autour de laquelle vivaient plusieurs débris de Sauvages dispersés, s'en allèrent à Chagouamigon avec le dessein de molester de nouveau les Sioux, sans égard pour les Outaouas et les autres Sauvages que cette conduite insensée pouvait mettre dans l'embarras. Cette année, le Père Claude Allouez parle longuement de ce qu'il a appris au sujet des Sioux.

Il y avait alors douze ou quinze nations qui fréquentaient le lac Supérieur.

Les Iroquois rôdent dans la baie Georgienne. Ils causent des inquiétudes aux nations errantes au lac Supérieur. L'une de leurs bandes a capturé un Chaouanon, peuple du haut de l'Ohio qui descendait jusqu'à la rivière Ouabach (Wabash) pour trafiquer avec les nations de ces endroits. Les Sauteurs, voulant ôter aux Iroquois le goût d'aller les attaquer chez eux, patrouillent le lac Huron. Ils les surprennent, leur infligent une défaite, et s'emparent du prisonnier qu'ils donnent aux Sakis, et ces derniers en font cadeau aux Poutéouatamis qui le libèrent avec des présents. Ceci aura une suite en 1667.

L'année 1665 est mémorable, à cause de l'arrivée du régiment de Carignan dans la colonie. Les Iroquois se tiennent pour avertis. La guerre entre la Hollande et l'Angleterre se termine. New-Amsterdam devient New-York et tout le territoire actuel de l'Etat de New-York est cédé par Charles II à son frère Jacques, duc d'York. Orange prend le nom d'Albany. Les Iroquois se proposent de s'entendre avec les Anglais comme autrefois ils s'arrangeaient avec les Hollandais. Dans leur pensée cela signifie contre les Français. Les troupes de Carignan font deux campagnes ridicules chez les Agniers qui cessent de descendre dans le Bas-Canada, mais n'en continuent pas moins la guerre

partout ailleurs comme ci-devant. Des canots outaouais réussissent à tromper la surveillance iroquoise sur la rivière Ottawa et se rendent à Villemarie traiter leurs pelleteries chez les Français.

1666. Les Mascoutins, les Kikapous, les Miamis, les Oumamis de la rivière des Renards s'approchent à leur tour de la baie Verte et manifestent une pleine confiance dans la pseudo-cessation des hostilités des Iroquois. Ils seront bientôt détrompés.

1667. Le Père Allouez, qui était à Chagouamigon depuis 1665, se rend chez les Nipissiriniens qui sont au « lac dont on ne voit pas la fin, » — le Nipigon. Les Iroquois commencent la guerre contre les Chaouanons parce que ceux-ci fréquentent les Miamis et les nations du lac Michigan.

1668. Les Andastes recommencent leurs hostilités contre les Iroquois, de concert avec les Mohicans qui les y aident. A Kenté (aujourd'hui Kingston) et ailleurs sur la rive nord du lac Ontario jusque vers Toronto actuel se forment des villages d'Iroquois goyogouins chassés de chez eux par le danger continu de la guerre des Andastes qui s'attaquaient surtout aux Tsonnontouans, mais souvent aussi aux Onnontagués et aux Goyogouins. Ces réfugiés se disent amis des Français. Ils sont visités par des missionnaires.

1669. Jean Péré et Louis Jolliet, marchands de fourrures, remontent le Saint-Laurent et les lacs Saint-François et Ontario, passent par Toronto, le lac Simcoe, vont à la baie Georgienne, se rendent au saut de Skia (le saut Sainte-Marie). Jolliet y laisse Péré, puis voyage sur le lac Huron, entre dans la rivière Sainte-Claire, atteint le lac Erié et arrive non loin de la baie de Burlington, au fond du lac Ontario, où il rencontre La Salle venu de Montréal avec les Sulpiciens Dollier de Casson et Bréhan de Galinée. Les deux prêtres continuent leur marche pour suivre la route ouverte par Jolliet du côté du Détroit, tandis que La Salle et Jolliet reviennent à Montréal par des routes différentes. Cette même année, des Iroquois vont à la baie Verte et causent des ravages un peu partout.

Les Hurons du lac Supérieur ne pouvant tenir contre les Sioux qui se vengent de leurs attaques continuelles se réfugient à Michillimakinac. Les Outaouas de Chagouamigon commencent à retourner à l'île Manitouline d'où ils étaient partis depuis dix-neuf ou vingt ans.

On est en ce moment sous l'impression qu'une paix générale va être bientôt conclue. Cela paraît si évident que le régiment de Carignan repasse en France, ne laissant dans la colonie qu'une centaine de soldats, outre les quatre cents qui optèrent pour la Nouvelle-France et qui se firent colons. Les Iroquois consentent enfin à ne plus molester les Sauvages amis des Français et des Canadiens.

1670. Les missionnaires du lac Supérieur font du saut de Skia leur principale résidence et nomment le lieu Sainte-Marie. MM. Dollier de Casson et Bréhan de Galinée y sont présents. Perrot est à la baie Verte. On parle d'aller dans l'Iowa évangéliser les Illinois. Mais ceux-ci commencent bientôt à revenir à la baie Verte et dans leur ancien pays de Chicago. Les Nipissiriniens quittent le lac Nipigon et reprennent possession du lac Nipissing. Les Outaouas continuent de rentrer à l'île Manitoualine. Les Sauvages de la côte de l'Algoma reviennent chez eux. Les Miamis, les Mascoutins et les Kikapous remontent la rivière des Renards pour occuper à nouveau leur ancien pays. Les Chaouanons descendent l'Ohio, remontent le Mississipi, vont chez les Illinois, puis se réfugient dans la Caroline. Une paix générale est proclamée.

1671. Prise de possession solennelle de l'Ouest, au saut Sainte-Marie, par un envoyé de Québec, Simon-François Daumont de Saint-Lusson. Vingt nations y sont représentées et font la paix avec les Iroquois, ce qui voulait que dorénavant il n'y aurait plus de doute sur les articles consentis avec les Français. Nicolas Perrot et les missionnaires avaient été les artisans de tout le mouvement. Le procès-verbal de cette prise de possession est signé par Daumont de Saint-Lusson et Nicolas Perrot, ainsi que par les Pères Dablon, Allouez, Druillettes et autres.

Les derniers Outaouas errants arrivent à l'île Manitoualine. Les Illinois revenus de l'Iowa en 1670 s'étaient placés à la baie Verte. En 1675, toute la nation se retrouvait réunie dans la contrée de Chicago.

A l'automne, des Hurons parjures partent de Michillimakinac, passent par Chagouamigon, et vont attaquer les Sioux chez eux. Cette fois ce fut un massacre. Peu de Hurons s'échappèrent. Ce leur fut une leçon salutaire.

Puis tout resta tranquille jusqu'à l'année 1679. Mais alors les Iroquois recommencèrent des maraudes chez les Illinois. En 1684, il y aura guerre générale comme avant 1670.

CONCLUSION

Je n'ai pas voulu faire les Iroquois plus intelligents et meilleurs soldats qu'ils n'étaient. Si les Algonquins de Québec, des Trois-Rivières, de l'Outaouais ont succombé, c'est parce que, en premier lieu, ils ont été décimés par les épidémies dont on trouve les preuves à toutes les pages de l'histoire. La même remarque s'applique aux Hurons qui avaient perdu la moitié, si ce n'est pas les deux tiers, de leur population.

Et si les Iroquois ont fait des ravages chez les Neutres, les Ériés et les Hurons, et jusque chez les peuplades du Michigan, du Wisconsin et du Centre-Amérique, c'est parce qu'ils ont eu les armes à feu quand les autres se défendaient encore avec des arcs et des flèches. Sous La Barre, les Iroquois en voulaient beaucoup aux Français parce que ceux-ci armaient alors les nations des Grands Lacs et de l'Ouest.

Sur la foi des *Relations des Jésuites*, les historiens ont dit que les Andastes finirent par être anéantis par les Iroquois et que les rares survivants de cette lutte longue et acharnée se fusionnèrent avec les Cinq-Nations. La vérité est que les Iroquois ne détruisirent pas les Andastes aussi bien armés qu'eux. Ils n'y réussirent jamais malgré plusieurs grandes attaques et une guérilla continuelle. Les Iroquois craignirent même, à certains moments, d'être anéantis eux-mêmes par les Andastes; et c'est pourquoi ils faisaient alors la paix avec la Nouvelle-France et tentaient d'obtenir de l'aide.

Je dirai que les Andastes ont été, peut-être, les sauveurs de la Nouvelle-France en empêchant les Iroquois de concentrer leurs forces contre elle. Les Andastes seront à la fin détruits, non pas par les Iroquois, mais bien par un parti d'Anglais du Maryland et de la Virginie qui leur tendirent un traquenard, en 1675, pour des motifs mal connus, dans des circonstances mystérieuses.

Par l'affaire des Andastes, on voit bien que les Iroquois n'auraient pas triomphé d'une série de peuples si les armements européens avaient pénétré plus vite à l'intérieur du pays.

Gérard Malchelosse